

Navigation du 15/7 au 12/9/2009
Total des milles parcourus: 8490'
Latitude: 39°26,4' N
Longitude: 009°38,4' E
© Edition septembre 2009

Aquabul n°39



La Tunisie



*Monastir, Sousse, Hammamet, Kelibia,
Tunis, Sidi Bou Saïd, Bizerte...*

Le Sahel tunisien

Premiers milles en mer africaine

Le 15 juillet nous quittons l'île de Pantelleria, un départ quelque peu précipité car du vent contraire est annoncé pour le lendemain. Nos amis de Coray (Corentin et Aysha) nous persuadent que l'après-midi sera bonne pour ces 43 milles de traversée vers l'Afrique, vers un nouveau continent de notre voyage. Aquarellia et Coray partiront donc de conserve, avec une distance bien vite creusée qui nous verra aborder en Tunisie près de deux heures plus tard que nos amis décidément très rapides.





Kelibia



Il fait noir quand nous arrivons dans le port de Kelibia. Très vite, le « placeur » nous installe à couple d'un voilier amarré le long du quai. Le lendemain, un gros catamaran se collera à nos côtés, suivi de deux autres voiliers. C'est comme ça ici, dans le port de Kelibia. De la place de part et d'autre du quai pour trois voiliers, et puis les autres se mettent à couple. Dans le nord, on est habitué à ce genre de pratique (notre record : 17 voiliers à couple !), mais nous remarquons que cela surprend plus d'un capitaine méditerranéen, habitué aux pendilles et autres ancrage cul à quai. Nous préférons l'amarrage « à couple », même s'il oblige les occupants des bateaux à enjamber les filières successives, à se contorsionner entre les haubans, à marcher comme une gazelle sur le pont avant du voisin pour ne pas le réveiller (légèreté que notre voisin américain n'a pas bien comprise puisqu'il saute du haut de son haut catamaran sur notre bord et nous surprend à chaque passage). Quoi qu'il en soit, cette technique évite les enchevêtrements d'ancre et est très sécurisée si les amarres sont adéquates depuis chaque bateau vers le quai. En plus, c'est un excellent moyen pour créer des contacts,

même si nous n'avons jamais eu besoin de ce prétexte pour nous lier d'amitié avec nos voisins.



Le port de Kelibia, immense, est avant tout un port de pêche.



Et ça sent le poisson du quai aux maisons, ça sent le poisson dans les bateaux, ça sent le poisson dans les rues, dans la ville. Tous les soirs, la flottille quitte le port pour une douzaine d'heures de pêche et s'en revient vers cinq heures du matin, l'heure de



réveil à bord car impossible de ne pas entendre les appels, les cris de joie quand la pêche a été bonne, voire miraculeuse. Un matin, c'est presque l'émeute, les pêcheurs ont ramené dans leurs filets un requin de quatre mètres qu'ils promènent à travers le port en guise de trophée, hissé à un palan sur leur bateau. Plus loin, ce sont des dizaines de gros espadons, et des thons, des daurades, des maquereaux, des sardines par millier.



La foule d'amateurs, acheteurs ou curieux, est impressionnante et ne se dispersera que plus de quatre heures plus tard, vélos et camionnettes chargés de bacs ou de sacs dégoulinants et odorants de fraîcheur.

Très vite on se sent bien à Kelibia. Sur le quai de béton, la petite dizaine de voiliers forme presque une famille. Echanges de souvenirs de voyage, d'apéritifs, de trucs et astuces, de conseils pour réparer un moteur, de ficelle pour dénicher le faiseur de taux...



Les équipages de Coray, de Néréide et d'Harmony

Car faute d'un faiseur de pluie, chaque équipage veut ici équiper son bateau d'un bon taux de soleil : il fait chaud, très chaud, très très chaud, 34 degrés à l'ombre dès huit heures du matin ! Je me demande d'où vient tout ce soleil ? Le soir, il fait à peine moins chaud. Sur les terrasses face à la mer, c'est le moment et le lieu idéal pour déguster un bric à l'œuf, une succulente crêpe farcie (on vous recommande le café Mosaïque si vous passez par là), une pizza copieuse, ou encore une cigale de mer fraîchement sortie de son vivier. Nous ne résistons pas à de nombreuses haltes dans les bars et les tavernes : les prix sont attrayants et il fait trop chaud dans le carré du bateau pour cuisiner.



Thé aux pignons



Les douaniers mendiants

Quand on accoste en Tunisie en venant de l'étranger, quelques formalités d'entrée, très simples et gratuites, doivent être accomplies pour obtenir un permis de libre navigation pour une durée de 6 mois (renouvelable). Hisser le pavillon du pays aux barres de flèches côté tribord, et le pavillon jaune (Q) côté bâbord, comme en Turquie, en Albanie ou à Malte, pour demander la libre pratique. Viennent alors à bord, un - ou deux - douaniers et la Police des frontières. Une fiche à remplir, répondre à deux ou trois questions sur notre navigation, ils emportent les papiers du bateau et nos passeports que Michel va rechercher quelques minutes plus tard au bureau, et l'affaire est faite... pour nous. Il semblerait que souvent, les douaniers soient beaucoup plus sollicités et réclament de l'alcool, des cigarettes, voire de l'argent. Après une première question qui nous a été posée plutôt discrètement en ce sens par un douanier, notre réponse a dû être tellement catégorique et franche que nous n'avons plus jamais - plus jamais nulle part dans les ports de Tunisie - été interpellés pour donner un bakchich. Quelques voiliers amis qui agissent comme nous sont également laissés en paix. D'autres par contre, qui préfèrent se plier aux soi-disant règles de pourboire, n'en finissent pas d'être sollicités, il leur faut donner sans raison, bières, vin, cigarettes, alcool, et souvent de l'argent. Nous n'aimons pas ce principe mendiant car n'est-ce pas un peu adhérer à une humiliation de l'autre, à une forme de supériorité du « nanti » ? Nous lui préférons l'échange. Ce qui nous mènera sans hésitation à offrir à la fin de notre séjour, quelques souvenirs de Belgique à Habib - le placeur surveillant du port -, un homme précieux et serviable, attentif, souriant, de bon conseil et qui ne demande rien d'autre que le respect et la gentillesse. Nous savons qu'il existe des pays où le bakchich n'a pas la forme péjorative que nous lui connaissons dans les pays européens, mais nous savons aussi qu'il faut rester vigilant et éviter les exagérations. Par exemple, un de nos amis qui louait une voiture s'est fait interpellé quatre fois (les plaques des voitures de location sont bien repérables), et n'a pu s'en sortir à chaque fois qu'en payant le fonctionnaire menaçant. Triste image des autorités imprégnée dans les esprits européens. Les bakchichs restent une grande interrogation et font souvent l'objet de discussions et de questions entre navigateurs. Chacun agit évidemment à sa meilleure convenance, sachant qu'il n'y a pas de règle mais qu'il y a sans doute des tabous. Notre impression personnelle est toujours la même : le douanier à qui on a donné un billet ne s'en rappellera certainement pas, ceux à qui nous apporterons une dizaine de bics parce que nous avons remarqué que les leurs ne fonctionnent pas bien nous accorderont sourires et mercis, bizarrement, ils se souviennent un mois plus tard de notre petite attention. Le geste est-il plus sain ?

La ville de Kelibia est à moins de trois kilomètres du port. Le premier jour, ils seront parcourus courageusement à pied, sous le soleil. Impossible de faire autrement puisque nous n'avons pas le moindre dinar, il nous faut trouver une banque pour échanger nos euros. Trois kilomètres, une paille pour deux marcheurs comme nous ?! Que nenni. Sous la canicule, c'est épuisant, nous ne renouvellerons pas l'expérience, d'autant que des dizaines de taxis collectifs sillonnent l'avenue sans arrêt et nous mènent à la ville ou au port pour un demi dinar par trajet (soit environ un euro A/R pour nous deux).



Kelibia est animée, authentique, commerçante, avec un marché couvert pour les fruits, légumes, poissons et

viande, un autre marché plus rustique encore dans les rues, des boutiques variées, un supermarché, une station de louage où se rassemblent en vrac les bus et les taxis collectifs ou autres, des Publinet pour nos accès Internet (pas toujours faciles, l'accès à Yahoo par exemple est très aléatoire en Tunisie), très peu de touristes, une médina aux ruelles entrelacées, légèrement décrépie mais tellement authentique, une population simple et tranquille.

J'ai du mal à réaliser que presque partout ici on parle français, ce qui est très rare pour nous au cours de ce voyage. J'aurais tendance à utiliser comme à Malte, ou même en Italie, la langue de Shakespeare, ce qui ne servirait à rien ici. Quelques fois pourtant, j'aurais voulu en savoir plus de la langue harmonieuse de nos hôtes qu'on entend, - presque toujours mots d'arabe et de français mélangés-, parler avec animation dans les rues et dans les boutiques, ou dans les téléphones portables. Quelques fois notre interlocuteur ne parle pas français, mais notre répertoire de mots essentiels - assalam'alaykom (bonjour), eychek (s'il vous plaît), choukrane (merci), bahi (d'accord),- complété de gestes suggestifs, suffit alors à amorcer une conversation, voire une complicité. Ainsi, la fille du cordonnier qui nous invite au vernissage de ses œuvres, un vernissage qui surprendrait plus d'un européen puisqu'il se déroule dans un jardin en bord de plage, au clair de lune, en buvant de l'eau puisque l'alcool est proscrit en Tunisie ; ainsi la gérante du Publinet qui me conduit à travers la ville pour rencontrer le professeur de musique en son école... Sur son conseil, un soir, nous assisterons au concert d'un des plus célèbres chanteurs tunisiens (Samir Loucif). Quelle ambiance ! Quel public ! Tous âges confondus, dans l'amphithéâtre à ciel ouvert, nous trouvons un muret pour nous installer. Seuls étrangers, nous sommes remarqués mais très vite oubliés. Partout, des gens sont assis... au début. Car après deux ou trois chansons de l'artiste accompagné d'une dizaine de percussionnistes, l'auditoire se lève et se déchaîne. Nos voisins nous donnent en quelques mots la signification des paroles, tout le monde sourit, tout le monde se déhanche, la sono est mauvaise, l'éclairage de la scène est inexistant car c'est le public qui est dans la lumière et il le mérite bien ; autour de nous, l'émotion et la joie sont à leur comble.

Kelibia



Vue sur Pantelleria



La forteresse



Le Café Mosaïque





Chaque jour il fait plus chaud. Michel et moi entrons alternativement en léthargie. Pourtant, certains jours, notre dynamisme prend le dessus. Dans la médina, le cordonnier que nous avons déniché (Abdellatif) confectionnera notre taux de soleil, dans la ruelle devant son atelier. Plus tard, nous passerons quelques heures devant l'atelier avec nos amis Emmanuel et Laure du voilier *Harmony* pour dessiner, composer et découper leur taux de soleil, tout cela entrecoupé de joyeux fous rires à nous regarder enjamber la toile mesurée et recalculée, et de gorgées d'eau avalées à la sauvette, car l'heure du ramadan est venue. Nous camouflons discrètement nos bouteilles d'eau tout en nous demandant comment les Tunisiens survivent sans boire dans cette canicule. Dès le coucher de soleil, heureusement, les bouteilles peuvent apparaître au grand jour (c'est la nuit...).



C'est alors le moment pour Michel de savourer son eau additionnée d'un concentré de citron artisanal déniché dans les mini-markets, pendant que, en toute complicité, les équipages de *Néréide*, d'*Harmony* et moi-même je l'avoue, apprécient clandestinement un liquide un peu plus corsé. Pour se rafraîchir, il y a aussi la mer. L'eau est limpide et chaude mais les plages toutes proches ne sont ni attrayantes ni propres. Bientôt, Abdessattar et Alia nous indiqueront les jolies plages qui ne manquent pas évidemment sur la côte tunisienne.

Du sud pour aller au nord

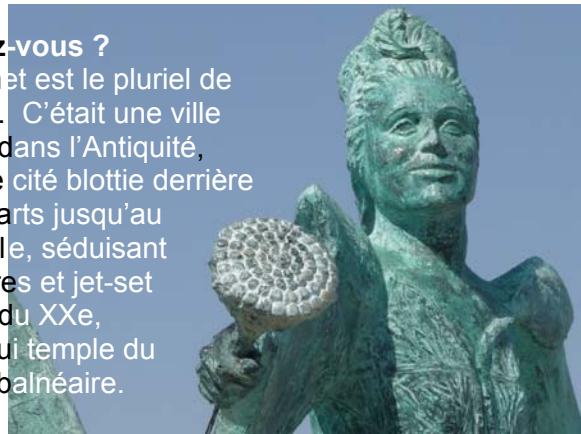
Nous pensions remonter vers le nord pour découvrir la partie nord-ouest de la Tunisie, plus secrète, toute proche de l'Algérie. C'était sans compter des problèmes administratifs qui nous obligeront à prendre l'avion une nouvelle fois. Beaucoup de tracas qui seront finalement résolus à force de réflexions et de négociations, mais aussi beaucoup de plaisir à retrouver nos familles pendant trois semaines. Michel passera quelques jours derrière un bureau pendant que je savoure des moments intenses avec mes enfants et petits-enfants. Ces retrouvailles sont à chaque fois un vrai bonheur, car s'il est vrai que le voyage nous enrichit et nous épanouit chaque jour, s'il est vrai que nous nous sentons bien sur l'eau et dans notre aventure « aquarellienne », s'il est vrai que naviguer pendant plus de quatre ans est un enchantement, je ne peux pas nier l'impatience de retrouver nos familles.

Sans savoir si notre retour en Belgique durerait un mois ou un an, nous devions donner à *Aquarellia* un havre sécurisé pour un hiver éventuel en Tunisie. Prochaine destination donc : Hammamet, 40 milles au sud de Kelibia. Belle navigation, vent travers, pas de houle ce qui est une condition presque exceptionnelle en Méditerranée. Le littoral assez plat offre de jolies vues sur les plages de sable blond et les villages blancs pointillés de minarets. Au port de Yasmine Hammamet nous trouvons luxe et accueil, la marina de 700 places est loin d'être remplie et *Aquarellia* est vite amarré sur un ponton sécurisé par des grilles. La station qui, comme son nom l'indique, fleure bon le jasmin, est une ville nouvelle où hôtels de luxe d'une blancheur éclatante, médina flambant neuve avec son souk animé derrière ses remparts et passages voûtés, larges avenues de bord de mer bordées de boutiques d'artisanat, esplanades sur plage élégantes, viennent de sortir de terre. Tout y est folie joliment exécutée si l'on exclu ces endroits kitch et cartonnés qui n'éblouissent personne, un peu comme une incursion féérique dans un conte des Mille et une nuits. Et à condition de rester vigilant, les prix, partout, sont très raisonnables, même si on veut profiter d'une séance de thalasso dans un des hôtels cinq étoiles ou s'acheter une série de ravissants plats en céramique. De toute façon, on peut observer sans être happé, apprécier l'effort sans être séduit, à chacun de voir...



Le saviez-vous ?

Hammamet est le pluriel de hammam. C'était une ville thermale dans l'Antiquité, une petite cité blottie derrière ses remparts jusqu'au XIXe siècle, séduisant milliardaires et jet-set au début du XXe, aujourd'hui temple du tourisme balnéaire.



La famille d'Abdessattar

C'est à Yasmine Hammamet que nous ferons connaissance d'Abdessattar. Déjà, sans l'avoir rencontré, il nous paraît formidable. C'est par l'intermédiaire d'amis communs de Carry-le-Rouet que nous avons échangé quelques mails. Abdessattar, ayant connaissance de nos déboires administratifs, nous propose son aide, ô combien généreuse. Il viendra nous chercher en voiture à la marina et nous conduira chez lui. Nous traversons de larges étendues de vergers d'agrumes et d'oliviers, des vignobles aussi qui font du bon vin. Dans une jolie banlieue de Tunis nous attendent Alia son épouse et Emina, une de ses deux filles. Alia nous a préparé un copieux repas, véritable délice aux saveurs bien tunisiennes que nous dégustons dans le jardin aux senteurs de jasmin. Quelques heures de discussions captivantes avec des hôtes brillants, pleins de délicatesse et d'empressement, jusqu'au plus profond de la douceur parfumée de la nuit. Le lendemain matin, le petit déjeuner est aussi parfumé de petits pains chauds, Alia est une hôtesse parfaite. Emina nous conduit vers le centre ville. Depuis Hammam Lif, cette banlieue élégante nichée sur la côte, nous traversons des micro centres-villes animés.



C'est avec Emina que nous découvrirons le centre de Tunis (prononcer *Tounis* avec l'accent sur le *ou* et le *i* qui ressemble à un *oeu* délicat), cette capitale aux deux visages, celui d'une cité arabe qui abrite l'une des plus belles médinas du monde, et celui d'une ville européenne développée au 19^e siècle avec ses immeubles de style colonial. Sa médina a été inscrite en 1979 sur la liste du patrimoine mondial, ses souks sont immenses. Il paraît que le cœur de Tunis se vide chaque été, qu'à l'approche des grandes chaleurs, les horaires sont aménagés pour permettre aux Tunisois de s'évader vers la relative fraîcheur de la côte.



Pourtant il y a du monde dans les artères que bordent les bâtiments coloniaux des quartiers européens aux styles éclectiques, allant de l'Art nouveau au néomauresque. Du monde aussi près de l'académie de musique où Emina va confirmer son inscription pour l'année qui vient (nous en profitons

pour photographier les zelliges, ces faïences polychromes qui nous font penser à celles qui tapissent les murs des medersas, les écoles coraniques). Du monde aussi au pied de Djama ez-Zitouna dont seuls les musulmans peuvent admirer l'intérieur. La Grande Mosquée est l'une des plus anciennes du Maghreb (fondée au VIII^e siècle, rebâtie au IX^e siècle). Nous sommes au cœur de la géante médina et de ses venelles sinueuses, Emina ne se sent pas très à l'aise. Comme la plupart des locaux qui n'y pénètrent que quand ils doivent trouver des objets religieux ou traditionnels en vue d'une cérémonie, elle ne vient ici que rarement. Pourtant, devinant notre curiosité, elle nous accompagnera et nous y déambulerons une demi-heure d'un pas alerte. Au beau milieu des souks, nous attendrons aussi Abdessattar qui a terminé sa journée de travail et nous rejoint. Mais comment font-ils pour se retrouver dans ce dédale ? Notre hôte nous emmène dans un petit resto populaire en plein milieu d'un souk. Formidable, ça c'est de l'authentique comme nous l'aimons et que nous n'aurions pas découvert seuls !

Quatre ou cinq tables bondées, blotties dans une niche voûtée de la muraille comme au fond d'une caverne ; en face, de l'autre côté du passage couvert, la cuisine. Les

Tunisois s'y connaissent et dégustent là de délicieux méchouis, pour nous, ce sera donc des côtes d'agneau grillées, on se lèche les doigts. Mais nous ne sommes pas au bout de notre fascination !



Le saviez-vous ?

En Tunisie,
comme en
Turquie, le port du
voile est interdit
par circulaire dans
les écoles et les
administrations.
Il faudrait le faire
savoir à nos
politiciens...



Nous parcourons deux ou trois passages du souk des Chéchias où les artisans, dans leurs minuscules boutiques aux meubles anciens, cadrent, pressent, découpent et brossent les chéchias, ces coiffures utilisées encore aujourd'hui lors des fêtes musulmanes. Abdessattar nous dira par combien de mains doit passer un chéchia avant d'être terminé, étonnant ! Encore quelques zigzags et nous voici arrivés. Pour le thé, c'est au café *M'Rabet*, le plus ancien café de Tunis, que nous nous installons sur des nattes recouvrant des banquettes de pierre qui entourent une sorte de scène où les « troubadours » locaux se produisaient, déclamant, chantant ou diffusant les nouvelles du jour quand l'instruction n'était pas généralisée. Nous sommes hypnotisés. Par toutes les informations que nous communiquent nos hôtes, par la présence du tombeau du Sidi dans l'alcôve derrière nous, par ces lieux magiques dignes des Mille et une nuits, par la sérénité qu'on y ressent et qui ne semble pas l'avoir quitté depuis quatre cents ans, par le thé à la menthe aux pignons qui me trouble de son parfum, par le café à la fleur d'oranger qui a été conseillé à Michel, par la gentillesse de nos hôtes.



Sidi Bou Saïd

En quittant Tunis, Abdessattar nous charme encore de son pays car il nous conduit vers le village de Sidi Bou Saïd où il aimerait nous montrer, connaissant notre engouement pour la musique traditionnelle et étant lui-même musicien averti, le Centre des musiques arabes et méditerranéennes. En passant par le port de La Goulette, l'avant-port de Tunis qui tire son nom du goulet qui sépare la mer du lac de Tunis. En traversant la célèbre capitale de l'empire punique, Carthage, dont les maigres ruines peignent à évoquer la puissance de cette cité qui fit trembler Rome. Sidi Bou Saïd, c'est un promontoire occupé d'abord par les Carthaginois qui y installèrent un phare, puis par les Arabes qui y édifièrent un ribat, disputé au XVI^e siècle par les Espagnols et les Turcs. Entre temps, de nombreux mystiques élisent les lieux pour y vivre leur retraite. C'est le cas en 1207 quand Sidi Bou Saïd, un ascète marocain, s'y installe et y professe le soufisme avec ferveur. Vers 1910, le baron anglo-français Rodolphe d'Erlanger milite pour la protection du village et porte aux nues le bleu et blanc du village. En 1915 déjà, le site est classé et ses occupants sont tenus de respecter les couleurs tant aimées. Depuis, les artistes y posent leur chevalet ou s'inspirent de ses couleurs, tels André Gide, Georges Bernanos, Albert Camus, Simone de Beauvoir... Sur leurs traces, nous approchons de Sidi Bou Saïd au soleil couchant, quand la foule de touristes s'en va, quand le village accroché au djebel Manar se détaille en bleu et blanc teinté d'éclats dorés, quand la mer se saupoudre de lumière cendrée. Une longue ruelle pavée serpente entre les façades chaulées de blancs. Le céruléen intense des portes cloutées, des moucharabieh, des balcons, des grilles dodues, forme comme une œuvre d'art. Les allées romantiques éclairées des arabesques de bougainvilliers, envoûtées de l'odeur entêtante du jasmin réveillé par l'approche de la nuit, nous les parcourons le nez en l'air, puis en plongée de l'autre côté de la mer vers le cap Bon qui s'engloutit doucement dans la nuit. C'est un village magique qui nous reverra car le Centre de musique est fermé ce soir et nous donne le prétexte, s'il en faut un, de

revenir un jour
avec nos amis
sur cette jolie
côte du Sahel.
Et Michel tient
d'autant plus à
un retour sur les
lieux qu'on y
mange les
meilleurs
beignets du
monde !



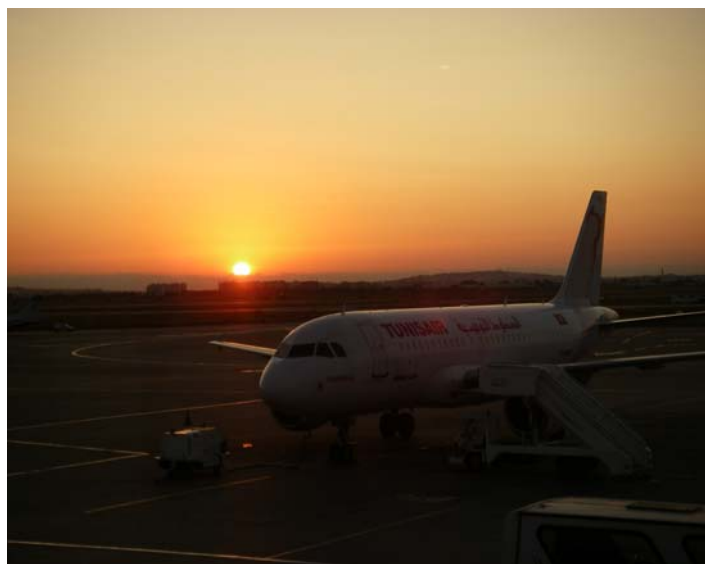
Le Café des nattes



Parenthèse

Le retour vers Hammam Lif (qui signifie 'le nez du bain') à travers la nuit est impressionnant lui aussi. Les villages traversés grouillent de monde, les boutiques et échoppes sont installées dans les rues, la foule s'égaie partout, les enfants courent, les jeunes rient, et ça fume, et ça mange, et ça cause... on sent le cœur de la Tunisie battre dans la rue. Je ne voudrais pas être au volant, j'aurais écrasé une demi-douzaine de personnes, ou plutôt, j'aurais fait du sur-place pendant des heures.

Le lendemain à quatre heures du matin, Abdessattar nous conduit à l'aéroport. Il ne nous laissera pas partir le ventre vide car sur une table improvisée, il nous a préparé un en-cas que nous avalons avec lui sur le pas de la porte, dans l'obscurité et une tiédeur de l'air fort appréciée. Presque en apesanteur, un moment qu'il est impossible de décrire ni d'oublier.



Pour le retour de Belgique, nous souhaitons ne pas utiliser l'avion. Je n'aime pas, pas du tout, malgré plusieurs amis d'Air France rencontrés au cours de nos navigations qui ont essayé de me persuader que c'est un moyen sûr de voyager, je préférerais un autre transport. En plus, c'est un peu contraire à nos principes d'économie d'énergie. Mais mes recherches sur Internet sont restées infructueuses, force m'est de constater que non seulement, l'avion est très sûr, mais qu'en plus, il est le meilleur marché et de loin le plus pratique. Depuis la Belgique, il nous aurait fallu dépenser huit fois plus, et consacrer près de trois jours pour rejoindre Hammamet (en passant par train/TGV/hôtel/ferry/bus). La différence est cruelle. Nous débarquons donc à l'aéroport de Monastir en mettant une fois encore nos principes d'économie d'énergie en poche.

Le
clavier
arabe

difficile



La ville natale de Habib Hourguiba

Nous avons déniché un hôtel sans prétention recommandé par notre Géoguide, loin des centres touristiques mais idéalement installé : en plein centre ville, en bord de plage, une longue galerie en arcades blanches, des chambres un peu fatiguées mais avec a/c(air conditionné), sdb et réfrigérateur, un petit-déjeuner frugal, un service léger mais sympathique,...et quel spectacle au réveil, le ressac des vaguelettes à trois pas de notre patio, le sable blanc qui crisse sous nos sandales, on est presque dans l'eau en sortant de notre chambre, ...



Ramadan

Depuis quelques jours, le Ramadan transforme la vie des Tunisiens. Les horaires sont incontrôlés, les banques, musées, boutiques (sauf touristiques), passants, travailleurs, et même les transports, tout a un autre rythme. Les terrasses des restaurants sont désertes, les chaises empilées dans un coin, parfois deux ou trois hommes discutent, sans café, sans cigarette. On s'adapte mais on aura toujours du mal à ne pas boire d'eau. Il fait 42° à l'ombre, nous transpirons, nous avons soif ! Le soir, vers 22 heures, après leur repas en famille, tout s'anime à nouveau dans les rues, mais là encore, notre rythme est mis à rude épreuve, nous avons l'habitude de vivre en synchronie avec le soleil et de nous coucher quand il se couche.



Le saviez-vous ?

Les fêtes religieuses sont régies par le calendrier islamique (lunaire) qui fait débiter l'ère musulmane en 622, année de la fuite (hégire) du prophète Mohamet de La Mecque à Médine. L'année lunaire étant plus courte d'environ 11 jours que l'année solaire, les fêtes musulmanes sont avancées chaque année. Le Ramadan, le 9^e mois de l'année islamique est celui de la révélation du Coran à Mohamet. C'est un mois de jeûne et d'abstinence, du lever au coucher du soleil, obligatoire pour les musulmans dès la puberté. C'est aussi un mois de réjouissances une fois la nuit tombée.



La suite de notre voyage en Tunisie se déroulera pendant le mois du Ramadan.



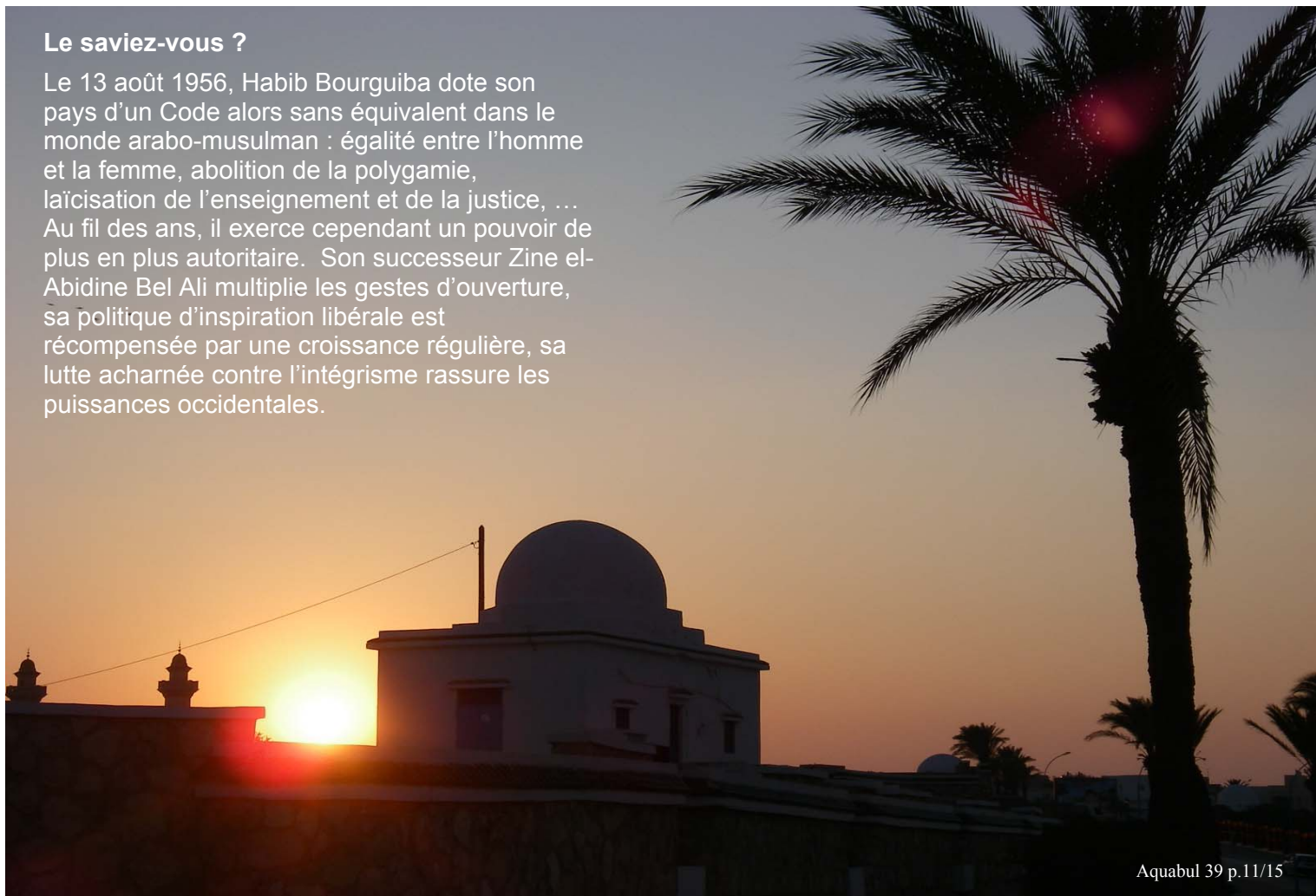
A **Monastir**, l'ocre doré des murailles de la vieille ribat côtoie les palmiers rois et la blancheur éclatante des murs chaulés et des constructions modernes; le mausolée Bourguiba est ouvert spécialement pour nous deux par un conservateur affable mais fatigué; dans la marina tranquille aux dimensions humaines



nous discutons avec deux nouveaux 'locataires' qui viennent d'y trouver une place pour l'hiver; la médina est étonnamment calme avec seulement quelques boutiques actives; les expositions et musées sont fermés, tout comme le ribat, ce monastère fortifié, le plus ancien et le mieux conservé du Maghreb, construit à la fin du VIII^e siècle; la mosquée Bourguiba érigée entre 1963 et 1966 suivant les principes et techniques traditionnels honore le souvenir du premier président de la Tunisie indépendante; le vieux cimetière avec ses milliers de pierres tombales orientées vers la mer et La Mecque, régulièrement repeintes en blanc et bleu ciel, nous offre un tableau émouvant au coucher de soleil.

Le saviez-vous ?

Le 13 août 1956, Habib Bourguiba dote son pays d'un Code alors sans équivalent dans le monde arabo-musulman : égalité entre l'homme et la femme, abolition de la polygamie, laïcisation de l'enseignement et de la justice, ... Au fil des ans, il exerce cependant un pouvoir de plus en plus autoritaire. Son successeur Zine el-Abidine Bel Ali multiplie les gestes d'ouverture, sa politique d'inspiration libérale est récompensée par une croissance régulière, sa lutte acharnée contre l'intégrisme rassure les puissances occidentales.



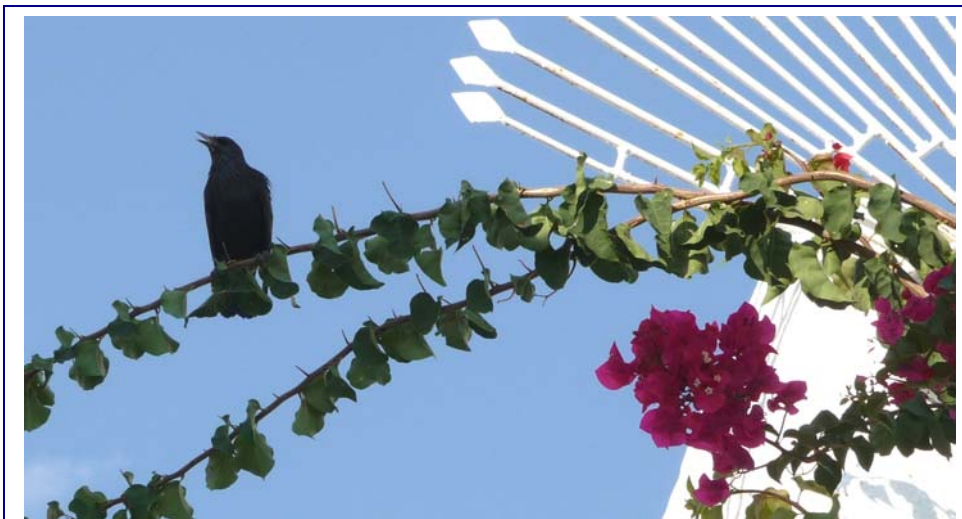
Sousse



A Sousse, nous passons quelques heures en attendant le train qui nous mènera à Hammamet. Nous déposons nos bagages à la consigne et parcourons, dans une atmosphère alanguie par le jeûne, les ruelles labyrinthiques blotties dans l'enceinte datant de l'an 859. Les remparts englobaient à l'origine le port et son arsenal, les navires devaient alors franchir Bab-el-Bechar, une des huit portes d'accès, pour jeter l'ancre près du ribat (monastère fortifié). Gageons qu'*Aquarellia* aurait eu fière allure à l'abri des murailles. Nous sommes sûrs que Sousse, la troisième ville de Tunisie (230 000 habitants) recèle bien des secrets que nous apprécierons une prochaine fois. Nous serons presque seuls dans le train archaïque qui longe la côte ou traverse plantations, parcelles cultivées et marais. Des centaines de flamants roses impassibles pêchent sans doute la crevette, indifférents à notre passage.

Nous avons hâte de retrouver *Aquarellia* et de poursuivre la découverte du pays par la mer.

Quelques jours encore à **Hammamet** pour regréer le bateau avant de reprendre la mer. Il fait très chaud, seules les heures très matinales conviennent pour bouger. C'est parfait d'ailleurs pour visiter la médina d'Hammamet, quand les échoppes et leurs propriétaires insistants sont encore endormis, quand les portes cloutées sont photographiables, quand les ruelles pavées peuvent être parcourues d'un bon pas, le nez en l'air. Car deux heures plus tard, les gamins tendent la main, les vendeurs des souks nous usent, plus moyen d'avancer calmement, impossible de regarder une boutique ou une jolie décoration sans être baratiné, certains deviennent même agressifs quand on ne s'arrête pas chez eux, c'est épuisant, fuyons...

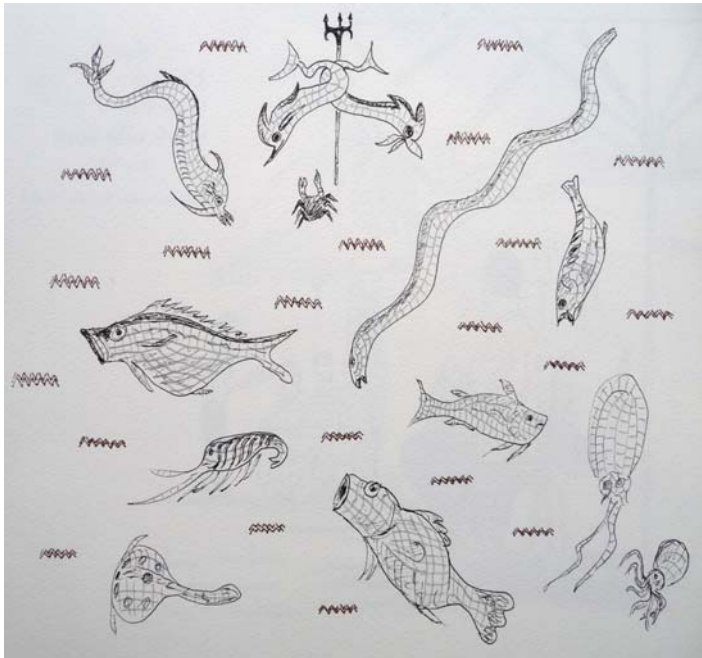


Larguez les amarres

Le 27 août, nous larguons les amarres, en route vers le nord de la Tunisie, cap sur l'unique colline de la région qui de loin nous apparaît comme une île : la forteresse de **Kelibia** où nous savourions il y a un mois, un panorama de 360° épicé des arômes d'un thé menthe et pignons (nous recommandons le bar aux terrasses nattées, juste sous les remparts, une petite merveille !!).

Aquarellia bien amarré, nous revisiterons **Tunis**, le superbe musée du Bardo où nous admirons notamment les dizaines de mosaïques antiques.

Elles permettent de se faire une idée de l'opulence des grands propriétaires terriens de l'époque. Impressionnant. Il faut se rendre au Bardo en métro car les taxis n'ont pas de honte à exiger 8 Dt pour les touristes, et seulement 2 Dt pour les locaux.



Au centre de Tunis, nous ne résistons pas à retraverser les souks géants, dont celui aux herbes avec ses senteurs qui ajoutent encore une magie olfactive aux lieux séculaires.

Retour à Kelibia en louage. Autre louage vers le village de **Menzel Temime**, incontournable un jour de marché, dédale de comptoirs géants soutenant avec peine les kilos de vêtements entassés. Il faut choisir son tas par hasard parmi des centaines, et puis fouiller, remuer l'étoffe pendant que Michel attend impatiemment à l'ombre d'une bâche. Mais le résultat est satisfaisant, les fripes dénichées pour une croûte de pain me plaisent !

Un jour, Abdessattar et Alia nous rendront visite au bateau. Comme c'est le Ramadan, nous ne pouvons rien leur offrir, ni eau, ni grignotines. Nous ne pouvons que leur donner un panier rempli de souvenirs ramenés de Belgique, c'est un minimum que nous puissions faire pour remercier nos hôtes tunisois.

De grands dauphins ponctuent notre navigation suivante, un cadeau éblouissant comme à chaque fois. Des orages aussi, ils tombent autour de nous comme une pluie. L'un d'eux nous tombe sur la tête, sans dommage, vite passé. Pleine voile, nous atteignons la pointe nord du Cap Bon pour un joli ancrage à **Ghar el Kedir**, au pied d'une carrière archéologique. On dirait qu'un pêcheur se terre derrière chaque rocher au bord de la baie, il y a aussi des plongeurs, des promeneurs, mais où sont les femmes ? Sans doute attendent-elles les résultats de la pêche devant leur fourneau. Quelques gamins viennent à la nage jusqu'à nous, curieux sans doute mais un peu trop entreprenant, ils seraient bien montés à bord si on n'y était pas !



Le soleil, lourd



Le vieux port

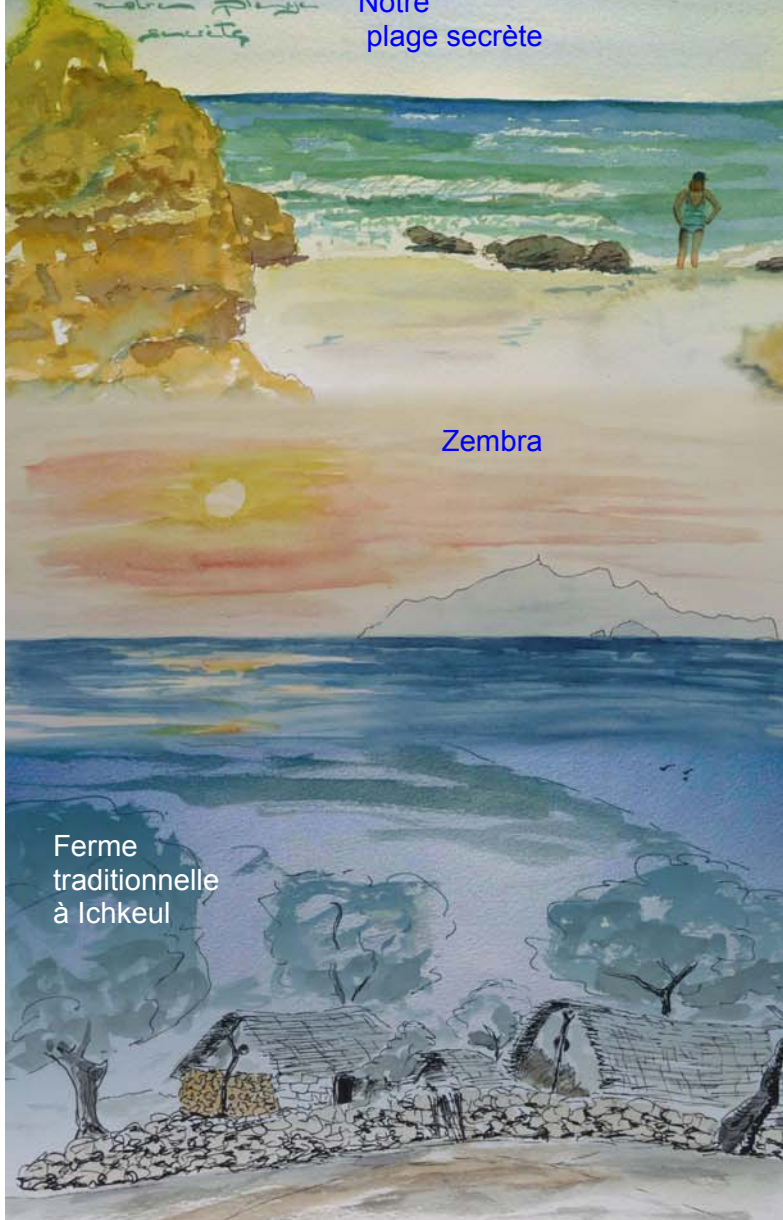


Le cap Blanc



Notre
plage secrète

Zembra



Ferme
traditionnelle
à Ichkeul

Bizerte

Notre dernière escale en Tunisie sera Bizerte, nous laisserons l'escale de Tabarka, près de l'Algérie, pour une autre aventure.

Pas le temps de s'ennuyer pendant les 58 milles de ce jour : hisser les voiles, border, couper le moteur, rentrer le foc, remettre le moteur, plonger la ligne, lever un petit thon (mmh), admirer le liseré blanc des plages, les petits champs cultivés, les coupe-feux nombreux qui protègent intelligemment les vertes collines, attraper un deuxième thon (re-mmh), étudier les informations sur notre destination,...



La marina de Bizerte n'est qu'un leurre. Il reste un minuscule ponton en voie de disparition dans la baie, les autres ont été enlevés pour laisser la place aux travaux d'une future marina luxueuse. Les travaux entrepris par une société italienne risquent de durer – entre deux et cinq ans d'après le tam-tam ponton –, la marina pourra accueillir yachts géants et hélicoptère. Y serons-nous encore acceptés, avec notre petit voilier ? Pour l'heure, malgré la menace de faire disparaître aussi les quelques mètres de ponton restant, nous sommes tolérés pour quelques jours. Certains membres du staff de la marina nous accueillent avec le sourire, un autre beaucoup plus brutalement – il paraît que le jeune et l'abstinence de cigarette le rend hargneux.

La chaleur doit aussi lui taper sur les nerfs : il fait 33° à l'ombre dès huit heures du matin !

Dans la ville de Bizerte aussi nous ressentons l'épuisement bien compréhensible de la chaleur et du jeûne, l'authenticité aussi. Ici, pas de boutiques d'artisanat touristique mais de l'utilitaire, le vieux port est presque immobile sous les remparts de la casbah, seules quelques barques de pêche entrent et sortent nonchalamment à la recherche d'un poisson hypothétique, une dizaine de pêcheurs à la ligne taquinent le poisson, les portes des bars sont ouvertes mais les serveurs désœuvrés ne servent rien du tout, le marché couvert reste grouillant et vaut le coup d'œil. Et chaque soir, tard (trop tard pour nous), les chaises et les tables qu'on croyait abandonnées sont joliment dressées sur l'esplanade du vieux port, un marché confus expose fripes et bricoles dans une presque totale obscurité... on est ici à l'opposé de la sophistication de Hammamet.



Une longue balade vers le cap Blanc, le point le plus septentrional de l'Afrique se termine par une délicieuse baignade dans les eaux chaudes, entre les rochers et les belles concrétions sableuses. Un autre jour, pendant que souffle le vent du nord qui nous retient au sud, nous prenons un louage (minibus) vers le parc national de l'Ichkeul. Le gardien, avec qui nous faisons la causette en attendant que passe un nouvel orage, est très fier de nous raconter son parc et son emploi.



Le parc, créé en 1980, figure sur la liste du Patrimoine mondial de l'Unesco. Le lac Ichkeul est le dernier vestige d'une chaîne de lacs qui s'étendait jadis à travers l'Afrique du Nord. Une centaine de personnes vivent dans le parc, cultivant une parcelle de terre, élevant quelques chèvres, dans des chaumières faites de pierres et de tôles. En hiver, alimenté par les pluies et les oueds, le lac atteint son niveau maximal et se déverse dans le celui de Bizerte qui communique avec la mer. En été, l'évaporation fait baisser son niveau au-dessous de celui de la mer qui l'envahit. Ces variations saisonnières provoquent une différence de salinité dans le lac et les marais qui abritent ainsi une faune et une flore particulières. En ce début septembre nous observons peu d'oiseaux ici, la faune de Zélande est bien plus abondante, en toutes saisons. Dans le petit écomusée didactique où je découvre enfin à quoi ressemble un câprier, nous apprendrons que des menaces pèsent sur le fragile écosystème, imputables notamment aux trois barrages construits sur des rivières qui alimentent le lac en eau douce. Encore une fois, l'homme met la nature à rude épreuve.



Aigrettes et buffles



câprier



Ciel d'orage sur Bizerte



La fin du séjour en Tunisie approche, il nous reste à faire un plein gourmand de fuel (il est bien meilleur marché qu'en Europe), à remplir les soutes de provisions locales, à remettre notre déclaration de sortie au bureau des Douanes et le permis de libre circulation que nous avons reçu à notre arrivée, à remercier les autorités d'un sourire (pas de bakchich, ni offert, ni demandé !), et à nous promettre un retour prochain dans ce pays où on se sent bien. Ce matin, nous saluons une dernière fois les tunisiens décontractés, et en route vers les étoiles...